

UN SI JOLI VISAGE

Seule, le soir, lorsque la lumière avait abandonné le toit d'ardoise de sa petite maison et que son mari était encore au travail, Mary Gooch, debout devant la fenêtre ouverte de sa chambre à coucher, exécutait un strip-tease à l'intention des étoiles : elle s'extirpait de son pantalon fripé, ôtait son ample chemisier, libérait ses seins, se débarrassait de sa culotte, et sa chair crémeuse se répandait jusqu'à l'instant où éclatait sa nudité complète, sublime.

Dans l'obscurité, elle implorait son amant le vent de la prendre et, pour finir, devait s'appuyer sur le rebord de la fenêtre. Puis, inhalant l'air de la nuit telle la fumée d'une cigarette post-coïtale, Mary se tournait vers le miroir, qui l'observait depuis le début.

La glace révélait l'image que Mary connaissait par cœur : une brune de quarante-trois ans, mesurant un mètre soixante-sept et si enrobée de graisse qu'aucun os ne laissait deviner sa présence. Pas l'ombre d'une omoplate ni d'une clavicule, pas d'aspérité de la mâchoire, pas d'enfoncement au genou, pas de saillie de l'os iliaque, pas de creux aux jointures, pas de phalange aux plus petits de ses doigts. Et aucune trace de muscles. Comme un édredon sous sa peau.

À neuf ans, Mary était descendue du pèse-personne du Dr Ruttle et l'avait entendu murmurer le mot à l'oreille d'Irma, sa mère si menue. Bien qu'inconnu, ce mot, dans le contexte des contes de fées, lui avait semblé tout à fait sensé. *Obête*. Il y avait bien des sorciers et des sorcières. Pourquoi pas des ogres et des *obêtes*? La grosse petite Mary ne fut pas déroutée par le diagnostic. Dans son esprit d'enfant, il était tout naturel que son corps ait pris la forme de l'animal affamé qui se terrait dans son ventre.

Elle a un si joli visage. Les gens ne cessaient de le répéter. Lorsqu'elle était petite, ils formulaient le commentaire à l'intention de sa mère en faisant « tss, tss » en signe de pitié ou d'amer reproche, selon leur nature. Lorsqu'elle fut plus vieille, ceux qui la plaignaient ou la condamnaient lui adressaient les mots directement. Un si joli visage. Message implicite : la honte de ses volumineuses proportions, le gaspillage de ses yeux verts et de ses lèvres arquées, de son nez aquilin, de sa fossette au menton et de sa peau douce, pareille à de la pâte levée, pour ainsi dire dépourvue de rides – fait en soi remarquable dans la mesure où, quand elle ne mangeait pas, Mary Gooch se faisait du souci.

Elle s'inquiétait de ce qu'elle allait manger et ne pas manger. Du moment et de l'endroit où elle mangerait ou ne mangerait pas. Elle s'inquiétait d'avoir trop mangé ou de ne pas avoir assez mangé. Elle redoutait l'hypertension, le diabète de type 2, l'athérosclérose, la crise cardiaque, l'AVC, l'arthrose. Le mépris des inconnus. La vérité qui sort de la bouche des enfants. La mort subite. La mort lente. Elle se faisait d'autant plus de souci que tous ces tracas l'empêchaient de dormir ; pendant ces heures sans rêves, elle s'inquiétait encore : de son mari, Gooch, et de l'imminence de leurs noces d'argent, du poste de subalterne qu'elle occupait chez Raymond Russell Drugstore et de sa liste, celle qui, dans son esprit, avait pour titre « Choses négligées » et non « Choses à faire ».

« Le poids n'est qu'un chiffre sur une balance », se répétait-elle, et le miroir seulement un point de vue différent. En examinant son corps nu dans la glace, lorsque la lune croissait et que l'angle était idéal, Mary Gooch percevait la beauté de sa silhouette poétique, de sa chair éloquente, généreuse et comestible, et concevait qu'un artiste puisse avoir envie de croquer le ventre monumental, de rechercher la côte grêlée d'une cuisse inclinée, de se délecter des ombres et des profondeurs des seins pendants et des multiples mentons. Une forme ample et sensuelle, comme celle de l'énorme vase rond que, du côté des Brody, on se transmettait de génération en génération, et dans lequel, le printemps venu, Mary disposait ses lis orangés. Ou celle des étendues de neige vierge qui recouvraient les collines derrière sa maison, en bordure de la petite ville de Leaford.

Mary, qui aurait voulu se rebeller contre la tyrannie de la beauté, lui vouait plutôt un culte : elle surveillait son cours, dévorait les images des magazines de luxe et des émissions de télévision, en particulier celles qui portaient sur la vie des gens riches et célèbres. Elle s'attardait sur les corps, dont elle touchait le contour du bout du doigt, comme une amoureuse en pâmoison, suivait les abdominaux de pierre et les ventres de béton, les bras musclés et les deltoïdes gonflés (si audacieux chez une femme), les jambes de gazelle, la taille de guêpe, le cou de cygne, la crinière de lion, les yeux de chat. Elle acceptait la suprématie de la beauté et ne pouvait que se reconnaître complice du sabotage de la sienne.

Le double fardeau de son poids et de sa responsabilité personnelle se révélait souvent trop lourd pour Mary Gooch. Naturellement, elle cherchait des coupables. Sa cible de prédilection était les médias, qui figuraient par ailleurs au nombre de ses dépendances. Elle dévorait les pages des magazines, se réjouissait à la vue de certaines vedettes atteintes de cellulite, se désolait des fabuleuses beautés anorexiques, prenait note des *musts* de l'automne et se gaussait avec les critiques des désastres vestimentaires, avant de s'apercevoir qu'elle avait ingurgité un litre de crème glacée de qualité supérieure, poussée par la pub sous la photo d'une belle de la télé qui n'avait pas de chance avec les hommes. Mary savait que les médias étaient la cause de tout, mais les montrer du doigt constituait un exercice trop violent, et elle se fatiguait vite. D'autant plus qu'elle butait souvent sur une simple évidence : il aurait suffi de dire non.

Jimmy Gooch, l'époux de Mary depuis près de vingt-cinq ans, lisait *Time*, *Newsweek*, *Scientific American*, *The Atlantic* et *National Geographic*. Il regardait CNN, même quand l'Amérique n'était pas en alerte rouge, et aimait les débats présentés par les chaînes du câble, ceux dont les invités brillants rient même quand il n'y a rien de drôle. Puisque Gooch travaillait tard tous les soirs, ou presque, et qu'il jouait au golf les week-ends, Mary s'était rendu compte que, durant la semaine, ils ne disposaient que de quelques heures de veille communes. Elle aurait voulu meubler le silence qui s'était installé entre eux, mais elle ne partageait pas la passion de Gooch pour la politique. Parfois, la bêtise humaine leur fournissait un terrain d'entente. « Lis donc

le dernier article », lui avait récemment dit Gooch en lui donnant une tape sur la tête à l'aide d'un magazine roulé. Elle avait perçu de l'agressivité dans ce geste, que lui-même avait plutôt qualifié de « joueur ».

Dans l'article, il était question des maux de la culture nord-américaine, de l'erreur qu'on commettait en assimilant l'accumulation de biens à la réussite, la gloutonnerie à la réalisation de soi. De toute évidence, Gooch souhaitait que Mary établisse une comparaison avec sa propre complaisance alimentaire, ce qu'elle ne manqua pas de faire, mais le texte était en soi provocant, dans la mesure où il posait la question suivante : « De façon générale, les gens sont-ils plus heureux en cette ère de gratifications immédiates et de solutions instantanées, de prolifération par milliers des chaînes et des marques, qu'ils ne l'étaient avant la révolution industrielle? » Non, décréta Mary sur-le-champ. Elle se demanda même si ce n'était pas plutôt le contraire : ses ancêtres, pionniers qui avaient mené une existence âpre au service d'un but unique, n'avaient guère eu le temps de réfléchir au bonheur. Le bois à couper. L'eau à tirer. Difficile d'imaginer qu'un des Brody, qui avaient défriché Leaford du Burger King jusqu'à la station-service, ait déjà passé une seule nuit blanche.

Après avoir lu d'innombrables magazines et passé des heures à éplucher les pages consacrées au développement personnel, Mary Gooch savait qu'elle n'était pas la seule victime d'obésité morbide ou d'un malaise diffus. Les symptômes du désespoir étaient omniprésents, les formules gagnantes à portée de main. On pouvait dormir comme une souche et se réveiller revigoré, se débarrasser de ses kilos en trop sans faire le moindre régime, préparer un repas pour six personnes en moins de vingt minutes, ranimer sa libido endormie et réaliser cinq objectifs personnels avant la fin du mois. Tout cela était possible. Malgré les explications détaillées, Mary, elle, n'arrivait à rien. Un ingrédient essentiel mais classé secret défense, quelque chose de simple et d'insaisissable comme l'honnêteté, lui faisait défaut.

Mary avait été élevée sans religion mais, d'instinct, elle établissait une distinction entre son esprit et son corps. Le premier échappait à la gravitation. Sur la Terre, le second pesait cent trente-cinq kilos et demi (le demi-kilo n'était pas banal : elle

s'était un jour promis de se suicider si elle dépassait le seuil des cent trente-cinq kilos). Autre promesse non tenue. Autre sujet de récrimination. La vérité sur ce qui motivait sa faim était aussi présente et mystérieuse que n'importe quel dieu.

Il est certain que le chagrin nourrissait la bête. À mesure qu'elle approchait l'âge moyen, les occasions de l'éprouver se faisaient plus nombreuses et plus marquantes. Les transitions, en particulier les deuils, ajoutaient au poids de Mary Gooch. Treize kilos à cause de sa mère, pris en quelques mois des années auparavant – même si Irma n'était pas morte. Des années plus tôt, les bébés avaient ajouté respectivement sept et neuf kilos. Et sept autres lorsque son père était mort au printemps. Et cinq de plus pour M. Barkley pendant l'été. Elle avait vaguement le sentiment de se montrer charitable en attribuant ses kilos en trop à des êtres chers, de la même façon qu'elle trouvait un certain réconfort dans le fait d'exprimer son poids en kilos plutôt qu'en livres nord-américaines.

Pendant ses douloureux cycles de chagrin et de prise de poids, Mary se disait qu'il aurait mieux valu avoir la foi et la perdre plutôt que de ne pas en avoir du tout. Sur des connaissances douteuses et de conceptions limitées, elle avait échafaudé un système de croyances qu'elle corrigeait et amendait sans cesse, au gré des articles de magazines ou des recommandations faites par des vedettes tant soit peu convaincantes. Sauf à propos de la « règle de trois » qui, bien qu'elle ne fût fondée sur aucun texte religieux, faisait l'objet d'une croyance tenace. Les malheurs arrivaient toujours par trois. La mort, les accidents graves, la ruine financière. Un. Deux. Trois. Elle se demandait ce qui, après son père et M. Barkley, viendrait clore la trilogie. Un autre décès? Ou, plus simplement, un autre de ces malheurs qu'on croit à tort supportables?

En se traînant du parking jusqu'à la porte arrière du drug-store de Raymond Russell, le souffle court, les valves de son cœur affolées, Mary se disait : « C'est moi. Je vais clore la trilogie. Voici venir l'infarctus mortel. » Inondée de regrets, elle voyait tout avec netteté, mais trop tard, comme souvent chez les adultes insouciantes. Puis, comme chaque fois, la sensation finissait par passer, et hop! elle passait d'un souci à l'autre, chacun assez dense et complexe pour soutenir son intérêt, et assorti de liens

qui l'absorbaient et la détournaient de toute vue d'ensemble. Le tic-tac du temps. Le dédale du déni.

À strictement parler, Mary Gooch ne priait pas Dieu, à propos de qui elle avait parfois des doutes. Elle le prenait plutôt à témoin de ses souhaits. Elle souhaitait la fin des guerres. Elle souhaitait que le gérant du drugstore se coince le scrotum dans le tiroir-caisse. Elle souhaitait que sa mère meure paisiblement. Et elle souhaitait trouver quelque chose de joli à porter pour ses noces d'argent. Sans parler du souhait qui l'emportait sur tous les autres et que, de toute éternité, elle avait en tête chaque heure du jour : si seulement je pouvais perdre du poids. Ce vœu, Mary l'adressait à son Dieu incertain en empruntant la voix la plus petite et la plus humble qui soit. Si seulement je pouvais perdre du poids, Gooch m'aimerait de nouveau. Parfois, c'était plutôt : je pourrais laisser Gooch m'aimer de nouveau. L'état de son corps était indissociable de celui de son mariage et de l'univers.

Si seulement je pouvais perdre du poids.

Car, malgré ses doutes sur l'existence de Dieu, Mary Gooch, en plus de la règle de trois, croyait aux miracles.

LE RÉVEILLE-MATIN DANS LA NUIT

Pour Mary, le réveille-matin ne faisait jamais tic-tac. En cette soirée d'automne, à la veille de ses noces d'argent, il faisait « boum, boum », marquait le temps au rythme de son cœur, jouait une sorte de jazz alternatif, énervé, tel un pied qui tape, dans l'attente des premières notes d'une mélodie inattendue.

À la dérive sur son matelas, dans l'obscurité, alors que ses pensées allaient bon train, tiraient des conclusions, bousculaient les métaphores, Mary sentait les gouttes de sueur former une rigole sur sa tempe. Lisse comme un phoque dans sa chemise de nuit gris délavé, un triangle de transpiration lui couvrant l'entrejambe, elle était en proie aux sensations vertigineuses et opposées de la chaleur et de la faim. Dans la petite maison en pleine campagne, le souffle de la chaudière, qu'elle avait essayé d'éteindre en vain, montait par bouffées cuisantes. La faim, comme toujours, hurlait pour faire entendre sa voix.

Mary retint sa respiration, écouta, au loin, la rumeur d'un véhicule. Son mari, Gooch? Non, Gooch viendrait de l'est. Elle retourna sa chair ondulante et surfa sur des vagues immenses jusqu'à ce qu'elle se retrouve sur le dos, essoufflée, et se mette à fredonner pour distraire l'*obête* tapie au fond d'elle. Elle fredonna plus fort, entendit un chœur lointain lui jurer sans conviction qu'elle n'était pas seule. Il y eut de l'espoir dans cette harmonie jusqu'au moment où, dans la cuisine, la faim se mit à hennir.

Dans le couloir, sa chemise de nuit enserrant ses chairs prolifiques, Mary mangea à même la barquette d'aluminium qu'elle avait prise dans la cuisine. En léchant son doigt salé, elle consulta

le thermomètre. Elle actionna l'interrupteur de la chaudière, la mettant en marche puis l'arrêtant. Faisant fi de ses directives, l'appareil persista à ronronner. En soufflant, elle posa la barquette et ouvrit la porte du sous-sol. Au moment où elle allumait, des effluves de moisissure s'échappèrent, tels des oiseaux retenus prisonniers, et elle fut frappée par la vue de la dernière marche en bois, qu'elle avait cassée l'hiver précédent. Elle hésita, puis referma la porte en se disant qu'elle supporterait la chaleur jusqu'au retour de Gooch.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge, se rappela que son mari était souvent en retard, parfois même très en retard. Depuis des années, Mary veillait ainsi sans jamais se demander où il était, sans jamais s'avouer qu'elle avait peur du noir. Elle retourna à ses chips, dont les éclats lui trouaient le palais, à la fois douloureux et apaisants, comme le blues. « Ça suffit, se dit-elle. Juste une dernière. » Une autre. Et encore celle-là.

Assoiffée, elle ouvrit le vieux réfrigérateur Kenmore et, en avalant le soda à même une énorme bouteille en plastique, vit à travers la fenêtre au-dessus de l'évier la lueur de la lune filtrée par des nuages pressés. En donnant un petit coup à ses cheveux chocolat retenus en queue de cheval, elle traversa la pièce carrelée et ouvrit la fenêtre, accueillit la brise, bouleversée par le parfum automnal des pommes rouges bien mûres et des poires jaunes blettes, de la terre humide et des feuilles en décomposition, délicieuse pourriture qui s'effacerait bientôt, dès que l'hiver aigrirait l'air empuanti par les pots d'échappement.

La brise embrassa sa peau douce et elle frissonna en pensant à Gooch. Au loin, un chat sauvage miaula et, d'instinct, Mary se tourna vers les bols argentés posés par terre, près de la porte de derrière. La nourriture et l'eau de M. Barkley.

Élan de douleur. Parti. Plus de M. Barkley. Plus de souci à se faire au sujet de la nourriture et de l'eau de M. Barkley. Des vers de M. Barkley. Des caries de M. Barkley. M. Barkley, petit chéri de Mary, n'avait pas été moins aimé qu'un enfant par sa mère. Dix ans plus tôt, elle avait tiré le chaton du trou dans lequel il était tombé au fond du garage et, dans l'espoir de forcer Gooch à s'attacher, lui avait donné le nom d'un joueur de basket. Elle avait nourri le misérable petit miauteur à l'aide d'une poire à jus qu'elle remplissait de lait maternisé acheté à la

pharmacie, l'avait emmitouflé dans une serviette, l'avait peigné doucement avec un petit pinceau mouillé qui servait à simuler une langue. Quand Gooch n'était pas dans les parages, elle devenait la « maman » du chaton. Maman réduisait de la dinde en purée pour M. Barkley. Maman laissait M. Barkley dormir dans le creux de son décolleté. Comme une vraie mère, Mary n'aimait pas moins M. Barkley quand il était méchant, lui qui avait passé leurs dix années de vie commune à se cacher derrière les rideaux du salon, à perdre ses poils roux sur le fauteuil vert et à cracher quand maman lui servait son repas en retard.

Un soir de canicule du mois de juillet, Mary, entrée furtivement dans la cuisine pour s'offrir une collation, avait eu la surprise de trouver M. Barkley effondré sur les carreaux frais. Elle l'avait poussé du bout des orteils et avait paniqué en ne le voyant pas cracher et déguerpir.

— Monsieur Barkley?

Incapable de s'agenouiller, elle avait tiré une chaise recouverte de vinyle rouge près du chat étendu et, en utilisant ses pieds comme levier, elle avait réussi à le soulever assez pour pouvoir attraper ses pattes avant et serrer son corps tout mou contre sa poitrine. Constatant qu'il agonisait, elle avait caressé sa tête rousse et murmuré :

— Maman t'a acheté du thon.

Ainsi, les dernières pensées du chat seraient heureuses. Un spasme bref. M. Barkley était là, M. Barkley n'y était plus. Aucune idée de la cause possible de son décès, sinon peut-être qu'il avait avalé un rongeur empoisonné. La chaise en vinyle pleura, tandis que Mary se balançait de gauche à droite et embrassait le museau de M. Barkley, ce qu'elle n'avait encore jamais fait, de crainte qu'il lui morde le nez.

Les lumières étaient allumées et l'air irrespirable lorsque Gooch, très tard le soir, avait trouvé la table jonchée de tout le contenu du réfrigérateur. Mary, qui mangeait de la tarte à la rhubarbe à l'aide d'une grosse louche en argent, se moquait complètement d'avoir été prise en flagrant délit. Devant le regard ébahi de son mari, elle avait réussi à articuler :

— M. Barkley.

Comme Gooch ne comprenait toujours pas, elle avait montré le frigo.

— Je ne voulais pas que les insectes se jettent sur lui.

Complètement bouleversé par la présence du chat dans son réfrigérateur, Gooch posa néanmoins ses grosses mains réconfortantes sur les épaules de sa femme et lui promit de creuser un trou aux premières lueurs de l'aube. Il l'embrassa sur la joue et dit :

— Près des grands arbres, au fond, Mare. On plantera des bulbes pour marquer l'emplacement de la tombe.

— Des iris, acquiesça Mary en mâchant et en avalant. Mauves.

Des oiseaux pépiaient gaiement et la stature massive de Gooch la réconfortait. Mary répandit de la terre sur M. Barkley, dont elle avait enveloppé le corps tout raide dans soixante centimètres de bâche en plastique avant que Gooch le dépose dans le trou sombre et humide.

À présent, Mary, en contemplant la nuit maussade au-delà de la ligne des arbres et de la tombe de M. Barkley, regretta de constater l'absence de lumières aux fenêtres des voisins. Elle se sentait moins seule lorsque le tranquille désespoir des autres existences s'offrait à sa vue. Les belliqueux Feragamo, avec leur couvée d'adolescents, vivaient dans une maison victorienne branlante, séparés des Gooch par environ un demi-hectare, vers l'ouest. Penny et Shawn, les jeunes qui s'engueulaient chaque fois que leur nouveau-né pleurait, habitaient de l'autre côté du ruisseau. La maison des Merkel, à l'autre bout des champs de maïs, était beaucoup trop loin pour que Mary puisse espionner ses occupants sans jumelles, mais elle se doutait bien qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. Et la maison de ferme orange et rabougrie où avaient autrefois habité les jumelles Darlen¹ (célèbres parce qu'elles étaient nées siamoises, liées par la tête) abritait à présent le musée d'histoire locale et n'était ouverte que l'été.

Soudain, une bourrasque assaillit le vieux saule qui se dressait au bout de l'allée. Garée sous l'arbre, la camionnette Ford rouge au toit ouvrant en option collectionnait les feuilles mortes en forme de larme. Depuis le printemps, le toit était coincé en

1. Voir, du même auteur, *Les Filles* (L'Archipel, 2010), roman dont les sœurs Rose et Ruby Darlen sont les héroïnes.

position ouverte. Depuis le printemps, le toit figurait en tête de la liste des choses à faire de Mary. Faire réparer le toit ouvrant.

Rentre, Gooch. Rentre. Pourquoi si tard? Où es-tu? L'inquiétude de Mary attisa sa faim et elle déterra le bâtonnet de bœuf séché qu'elle avait caché au fond de l'armoire, derrière les boîtes de soupe. En mâchant, elle ressassa la liste. Faire réparer le toit ouvrant. Faire réparer la chaudière. La faire remplacer? Préparer des chèques pour la maison de retraite Saint-John. Remplacer Candace au travail. Passer prendre le costume de Gooch chez le teinturier. Lasse, elle ouvrit les boutons de sa chemise de nuit et, à pas feutrés, regagna sa chambre en laissant échapper un pet indigné. Déjà, elle préparait des promesses pour le lendemain. Demain, confiance en soi. Demain, maîtrise de soi. Équilibre. Retenue. Grâce. Demain.

Reniflant le parfum de l'autoapitoiement au moment où elle retrouvait son lit solitaire, Mary Gooch, comme cela lui arrivait souvent, songea à un garçon qu'elle avait connu autrefois.

AFFINITÉS ÉLECTIVES

Dans sa jeunesse, Mary passait volontiers ses étés à lire des romans dans sa chambre ou à écouter de la musique à tue-tête à la radio, tandis que les autres filles, en bustier échancré, se réunissaient pour fumer les Peter Jackson de leurs mères et partager leur authentique désespoir. Au bout de la rue, il y avait deux filles, Debbie et Joanne, qui, comme Mary, aimaient lire dans leur chambre. Mais Mary préférait rester seule avec sa faim.

Tout en se gavant, Mary, qui redoutait la conscience aiguë qu'avait sa mère des stocks de nourriture de la maison, effectuait de fréquentes expéditions chez Klik, le magasin du coin, afin de refaire le plein. Elle puisait dans l'argent que lui envoyaient des Brody éloignés pour Noël et son anniversaire. Lorsque Mary avait cinq ans, Irma avait commencé à travailler à temps plein comme secrétaire à la fabrique d'outils. En cas d'urgence, avait-elle dit à Mary, elle n'aurait qu'à demander l'aide de M. ou Mme Klik.

Les Klik, couple à la mine sévère, avaient six enfants, dont l'un, Christopher, avait le même âge que Mary. L'année de ses douze ans, on avait diagnostiqué chez lui un cancer rare. Mary, la fille grasse, et Christopher, le garçon malade, avaient donc une affinité distinctive, même s'il leur arrivait peu souvent d'échanger autre chose que des regards irrités.

À l'occasion, Mary trouvait le garçon devant le magasin poussiéreux des Klik, là où on garait les bicyclettes, près des poubelles, perché sur sa mobylette à nulle autre pareille. Elle lui avait été offerte par Chatham Cycle Sport parce qu'il se mourait. La photo de Christopher était parue à la une du *Leaford Mirror*, ses doigts frêles et blancs cramponnés au guidon, tandis que les

propriétaires, attendris par leur propre générosité, tenaient son corps émacié en équilibre sur la selle. Mary espérait que Christopher n'avait pas lu l'article qui accompagnait l'image, même si elle lui envoyait son pronostic. En raison de son départ imminent, on semblait l'aimer davantage.

Un jour, alors qu'elle était en septième année, Mary, sortie du magasin avec une miche de pain, un pot de miel et un sac de bonbons, eut une grimace gênée en voyant Christopher prostré à côté de la mobylette, tenant ses chevilles dans ses mains. Il semblait souffrir, même si rien ne laissait croire qu'il était tombé.

Elle s'arrêta et, sans s'approcher, lui demanda :

— Tu veux que j'aille chercher ta mère ?

Le garçon la foudroya du regard.

— *Non.*

Leur attention fut attirée par une grosse corneille qui tournait autour de la poubelle. L'oiseau se posa sur un sac en plastique et les observa, la tête inclinée.

— Je déteste les corneilles, dit Mary.

— Elles te détestent, toi aussi.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— Tu aimes ma mobylette ?

Elle haussa un sourcil, faisant semblant de la remarquer pour la première fois.

Le petit garçon se rassit, trouva les jolis yeux de Mary, puis proposa :

— Tu veux faire un tour ?

Mary crut qu'il posait la question uniquement pour la forme.

— Personne d'autre que moi n'est monté dessus.

— Je sais.

— Tout le monde en meurt d'envie.

— Je sais.

— Je peux faire une exception pour toi.

Christopher balaya la rue des yeux pour s'assurer qu'il n'y avait ni voitures ni passants. Puis il remonta sa chemisette sur sa poitrine concave.

— Fais ça, dit-il en pinçant le mamelon rose de son sein droit, et tu peux aller faire un tour.

Cet été-là, Mary n'avait pas encore chevauché son propre vélo, certaine que l'effort qu'elle devrait déployer pour se redresser et

garder son équilibre serait trop considérable pour son gros corps fatigué. La perspective d'une telle liberté de mouvement l'électrisa. Si Christopher avait été un garçon en bonne santé, Mary aurait peut-être couru le dénoncer à Irma, mais il était malade, et elle jugea sa requête bizarre mais pas indécente.

Elle s'avança, toucha du bout de son doigt boudiné la peau translucide du garçon. Lorsqu'il la repoussa, elle fut étonnée par la force et la vivacité du geste.

— Pas moi, andouille.

— J'ai fait ce que tu as demandé, répliqua Mary dont le visage se chiffonna.

— Je veux que tu te le fasses, à toi, précisa Christopher d'une voix sifflante.

— Ah bon, souffla-t-elle. Désolée.

— Fais-le et tu peux monter sur ma mobylette.

Donnant donnant. Elle remonta son T-shirt côtelé, libéra son sein moelleux et pinça doucement son mamelon rose avant de le recouvrir.

Christopher sourit de toutes ses dents.

— Cochonne.

— Je peux faire un tour, maintenant, Christopher?

Les regrets du garçon semblèrent sincères.

— Je ne pensais pas que tu le ferais pour de vrai. Mon père me tuerait si je prêtais ma mobylette.

Mary s'assit sur le trottoir à côté de lui. Elle pêchait des bonbons gluants dans son sac et les mâchait avec vigueur. Se rappelant ses bonnes manières, elle en proposa à Christopher, qui déclara :

— Je n'aime pas les bonbons.

Mary n'en revint pas.

— Mais le magasin est à toi! Tu pourrais en manger tant que tu veux!

Christopher observa une pause théâtrale.

— C'est vrai.

Ils restèrent un moment sans rien dire. L'idée de la mort prématurée du garçon attisa leur sentiment d'injustice réciproque.

— C'est pas juste, trancha enfin Mary.

Christopher fit la moue et, discrètement, renifla. À cet instant, il n'y avait aucune distance entre eux.

— Si tu n'étais pas si grosse, tu serais jolie, déclara-t-il sans ambages.

— Ouais.

Mary, flattée, haussa les épaules. En examinant Christopher, elle se demanda, une fois de plus, s'il savait qu'il se mourait. Elle fut saisie lorsqu'il répondit à sa question muette.

— Ma maladie me tue, alors...

Aux yeux de Mary, Christopher Klik était indiscutablement magique, ou mystique.

— C'est une question de semaines ou de mois?

À table, les parents de Mary s'étaient interrogés à ce sujet.

— Tu parles d'une question...

— Désolée.

— D'ailleurs, tu te meurs, toi aussi. Tout le monde se meurt.

Stupéfaite de constater que le garçon magique avait raison, Mary contempla sa fragile blancheur, dans l'attente d'autres révélations.

— Fais-moi voir ce lolo une autre fois, ordonna-t-il.

Croisant son regard, Mary souleva son T-shirt et, avec hésitation, avança la main vers son sein et se pinça le mamelon, tandis qu'il l'observait, bouche bée.

Christopher Klik eut un large sourire.

— Je vais raconter à tout le monde ce que tu as fait.

Mary lui rendit son sourire, sûre qu'il n'avait personne à qui se confier. Quand leurs yeux se croisèrent de nouveau, elle se pencha pour murmurer à son oreille :

— Jusqu'à ta mort, je vais être ta petite amie.

Le garçon ne prit pas un instant pour réfléchir. Il agita la tête d'avant en arrière, puis se releva avec difficulté. Sans se retourner, Mary, son sac de provisions serré contre elle, s'en fut à la hâte, terrifiée par la boule douloureuse qui s'était subitement logée dans sa gorge, persuadée que le garçon mourant lui avait communiqué sa tragique maladie. Elle ouvrit la porte du réfrigérateur de la maison silencieuse et déserte dans l'espoir qu'une lampée de jus de fruits soulagerait la brûlure dans sa gorge. Puis elle se dit qu'une tranche de pain grillé au miel lui ferait du bien, et aussi des Popsicle, des cacahuètes enrobées de chocolat, les derniers bonbons assortis du sac et un reste de jambon.